

MON FOLLET

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses
L'espace d'un matin

J'avais alors seize ans : tout semblait me sourire
Je laissais là l'épine et je prenais la fleur.
Dans mon cœur j'entendais comme une douce lyre
Qui murmurait des chants de gloire et de bonheur.

Oh ! mes rêves dorés, mes croyances naïves !
Tout doit finir : hélas ! ce sont de dures lois.
Les chimères du cœur s'envolent fugitives
Comme la feuille au vent s'envole dans les bois.

J'avais alors seize ans. Dans mon étude sombre
Oubliant les calculs, les livres un moment,
Souvent en regardant un vague point de l'ombre,
Je rêvais ... Ce n'était qu'un long enchantement.

Je voyais devant moi dans les flots de lumières,
Passer des chars dorés, des couronnes de feux,
J'entendais l'Océan, le rire, la prière ...
Autour de moi volaient deux anges aux yeux bleus.

Ils versaient dans mon cœur la sainte frénésie
SE penchant sur mon front, ils m'avaient dit un jour,
L'un : « Chantre, prends ton luth, je suis la Poésie »
ET l'autre : « Ouvre ton âme, enfant, je suis l'Amour »

Oh ! Poésie, Amour ! belles choses naïves !...
Tout doit finir : hélas ce sont de dures lois,
Les chimères du cœur s'envolent fugitives
Comme la feuille au vent s'envole dans les bois.

* *
*

Quand l'hiver triste et sombre allongeait la soirée
Quand aux flambeaux le soir nous travaillions sans bruit
J'apercevais au loin, dans la brume égarée,
Une lumière, un feu s'allumant dans la nuit.

Je l'épiais, chagrin s'il tardait à paraître,
En riant je l'avais appelé mon follet.
Mes yeux étaient fixés le soir sur la fenêtre,
Et dès qu'il paraissait ma bouche souriait.

Je m'étais dit parfois que c'était mon étoile,
Que de ce feu tremblant dépendait l'avenir,
Que le voilier c'était me cacher sous un voile,
Et que le voir s'éteindre était me voir mourir.

D'où venait-il ? qui sait. Éclairait-il la mère,
Gagnant pendant la nuit du pain pour son enfant ?
Sur la soie et sur l'or versait-il sa lumière,
Brillait-il sur un bal, ou bien près d'un mourant ?

Il brillait ... c'était tout, qu'importait à mon âme
De connaître l'endroit d'où partait ce rayon,
J'étais jaloux de lui ; j'eus voulu que sa flamme
Ne parut que pour moi sur le noir horizon.

Puis je me surprénais à faire un nouveau rêve,
Mon divin idéal, oh ! je songeais à toi,
Je me disais, joyeux : « Ces astre qui se lève
Se lève aussi pour elle et l'unit à moi. »

O mon follet chéri, mon rêve de poète,
Que de moments passés à converses tout deux,
Que de rayons transmis, et que de chants de fête !
— J'avais alors seize ans : Seigneur, j'étais heureux.

* *
*

Le printemps de ses fleurs vint émailler la terre,
Jamais plus au travail l'ombre de nous surprit,
Mes regards vainement plongeaient dans la lumière
Hélas ! mon beau follet s'enfuit avec la nuit.

Mais juste au même endroit où mon follet de flamme
Dans les longs soirs d'hiver étincelait joyeux,
Je vis aux jours d'été me sourire une femme
ET briller deux follets, ses deux charmants yeux bleus.

Oh ! Seigneur Dieu, merci !... Des voûtes éternelles
Vous donnez la rosée à l'arbuste souffrant,
Vous donnez aux oiseaux leurs frémissantes ailes,
Un follet au poète, un amour à l'enfant !

Je la voyais pensive au bord de sa fenêtre,
Au milieu de ses fleurs, un livre dans la main.
Je me disais alors qu'elle lisait peut-être
Le poète chéri qui fait battre mon sein.

Je croyais fermement que c'était mon étoile
Qui se changeait ainsi pour se montrer au jour
C'est toujours mon follet, mais mon follet sans voile
C'est encor Poésie et de plus c'est Amour !

Je la voyais prier, penser ou bien sourire,
Rien ne me rappelait la terre ou nous rampons,
Sa voix vibrait sans doute ainsi qu'un chant de lyre
Son vêtement devait me cacher ses rayons.

Page 3, colonne 1

Je n'avais nul désir de me rapprocher d'elle,
Tant elle me semblait un ange du ciel bleu.
J'aurais craint qu'effrayée elle entr'ouvrit son aile,
Et que, quittant la terre, elle montât vers Dieu.

Lorsque vers moi parfois elle tournait la tête,
Se fixant sur mon front avec un air rêveur,
Ses yeux semblaient me dire : « Aime, chante, o poète,
On ne laisse aux élus qu'une lyre et leur cœur »

Mon follet disparu, tout était triste et sombre,
Mon étoile d'été m'inspirait de doux chants.
Femme, je l'aimais plus que feu brillant dans l'ombre,
— Seigneur, j'étais heureux : j'avais seize ans !

* *
*

Mais de toutes ces fleurs il ne m'en reste aucune,
Pour moi depuis longtemps aucun follet n'a lui,
Le flambeau scintillant s'est perdu dans la brune
Et la femme aux yeux bleus est morte comme lui.

Oh ! Poésie, Amour ! belles choses naïves !...
Tout doit finir : hélas ! ce sont de dures lois.
Les chimères du cœur s'envolent fugitives,
Comme la feuille au vent s'envolent dans les bois.

EMILE ZOLA